

Technical and Bibliographic Notes : / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XIX.

— Moi-même, monsieur Lantier...

— Que venez vous faire à Troyes ?...

— Vous sauver du déshonneur... Non pour vous, mais pour votre fils...

Pascal perdit la tête.

— Me sauver ! répéta-t-il d'une voix tremblante. Vous venez me sauver !

— Oui.

— On s'est présenté rue de Picpus pour m'arrêter, n'est-ce pas ?

— Silence ! Parler de ces choses dans le lieu où nous sommes est imprudent... Je vous accompagne à votre hôtel, et là nous causerons.

— Oui... oui... venez...

Et Pascal, prenant Victor par le bras, l'entraîna d'un pas titubant à « l'Hôtel de la Préfecture. »

La porte de sa chambre était entr'ouverte. Dans le déraillement de sa pensée il ne s'en aperçut même pas. Il entra.

A peine avait-il franchi le seuil qu'il poussa un cri de stupeur et d'épouvante à la vue de Léopold Lantier, son cousin, son complice, surveillé par Richard Béralle.

— Tu oses te présenter devant moi, quand par toi je suis perdu ! bégaya-t-il avec rage.

— Pardieu, mon bon, répliqua l'ex-réclusionnaire, nous n'avons rien à nous reprocher... si tu es perdu, je le suis aussi.

Et il montrait ses mains attachées.

Les dents de Pascal claquaient.

— Qu'est-ce que ça signifie ? fit-il en attachant sur Victor le regard incertain et clignotant d'un oiseau de nuit en plein jour.

Le contremaître répondit en tirant de sa poche un revolver :

— Cela signifie que vous êtes en notre pouvoir.

— Que voulez-vous de moi ?

— Vous faire subir le même sort qu'à votre digne cousin Léopold.

— M'attacher ! moi !

— Parfaitement ! Et si vous n'êtes pas doux comme un agneau, je vous brûlerai la cervelle, parole d'honneur !

L'ex-réclusionnaire intervint.

— Cousin, dit-il, ne résiste pas, je te le conseille... Il le ferait comme il le dit, et nous perdrons nos dernières chances. Le contremaître a une idée, il la cache, mais je la crois tout en notre faveur.

Richard avait apporté le reste de la corde. Il s'approcha de l'entrepreneur et murmura près de son oreille :

— Patron, soyez gentil... Ça vaudra mieux. Les menottes, ce n'est pas la mer à boire.

Pascal annihilé, brisé, aux trois quarts fou, se laissa tomber sur un siège et s'abandonna passivement. L'ouvrier lui ligotta les mains avec une dextérité remarquable.

Un bruit inattendu se fit entendre. On frappa à la porte de la chambre.



... Les Lantier, râlant leur dernier souffle, se mordaient comme des chiens...

— Allons, pensèrent à la fois Pascal et Léopold, c'est la fin... Voici les gendarmes.

Victor courut ouvrir. Marguerite, Renée et Honorine étaient sur le seuil.

La présence des trois femmes parut aux deux scélérats aussi peu rassurante que celle des gendarmes, car ils baissèrent la tête avec autant d'effroi que de honte.

XX

Derrière les arrivantes Victor avait refermé la porte. Marguerite s'avança vers son beau-frère.

— Monsieur Pascal Lantier, dit elle d'une voix tranchante comme un couteau d'acier fraîchement affilé, nous voilà réunis, les assassins et une partie des victimes... Vous nous écouterez et nous vous laisserons la tâche de vous juger vous-mêmes... Pas de phrases, point de préambules, des faits, rien que des faits !

« Tous deux vous avez voulu tuer ma fille... Elle n'a échappé deux fois à la mort que par un double miracle...

« Vous avez assassiné la pauvre Ursule qui veillait sur elle.

« Vous avez essayé d'empoisonner madame Isabelle...

« Si la justice humaine pose sa main sur vous, c'est la mort qui vous attend, la mort flétrissante, l'échafaud, car vous savez bien que pas un juré n'admettrait des circonstances atténuantes pour un misérable tel que vous !

« Ma fille Renée aime votre fils... son rêve le plus cher est de s'unir à lui, mais Paul refuserait de donner à Renée le nom sanglant, le nom infâme d'un guillotiné...

« Votre enfant, la nature la plus droite, le cœur le plus pur, l'âme la plus loyale, ne peut être responsable de vos crimes et n'en doit point porter la peine.

« Jugez-vous donc, je vous le répète, et décidez ce qui vous reste à faire.

« Quant à vous, ajouta Marguerite en se tournant vers Léopold, vous subirez la peine que prononcera contre lui-même votre parent devenu votre complice.

Pascal et son cousin frissonnaient.

Renée à son tour s'avança.

— J'aime Paul plus que tout au monde, fit-elle, mais l'honneur est pour lui plus que l'amour, et la honte lui paraît plus effroyable que la mort... Je me reconnais impuissante à le sauver de son désespoir... si vous montez sur l'échafaud. Il se tuera. Vous qui jusqu'à ce jour avez ignoré la pitié, n'aurez-vous pas pitié de votre fils ? Jugez vous donc et prononcez l'arrêt !

Honorine, les sourcils froncés, les yeux étincelants dans son visage pâle, fit deux pas vers les misérables et dit lentement :

— Tout ce qui se peut infliger de tortures à une femme, à une jeune fille, je l'ai souffert par vous. Pour me voler ma fortune vous avez entrepris de clouer mon nom au pilori des parricides ! Vous auriez d'un œil calme et le sourire aux lèvres regardé tomber ma tête ! La lumière s'est faite, grâce à votre fils, mais, si réhabilitée que je sois, combien de gens, jusqu'à mon dernier soufl, me croiront coupable ! Le bourreau seul pourrait me venger dignement, et pour vous livrer à lui il ne faudrait qu'un mot... Eh bien ! je me tairai afin que Paul et Renée soient heureux, si vous prononcez vous-mêmes le jugement, et si vous exécutez la sentence... Jugez-vous donc...

Un moment de profond silence suivit ces paroles puis Marguerite reprit :

— Pour prendre une résolution, nous vous donnons une

heure... Si dans une heure votre conscience endormie depuis si longtemps ne s'est pas réveillée et ne vous a pas montré le chemin à suivre, la prison de Troyes s'ouvrira pour vous recevoir, et vous appartenez à la justice des hommes en attendant celle de Dieu...

Marguerite, s'adressant à Victor et à Richard Béralle, ajouta :

— C'est à vous, messieurs, que ces grands coupables diront à quelle peine ils se sont condamnés.

Puis, prenant Renée par la main, elle l'entraîna suivie d'Honorine.

Richard referma la porte. Léopold et Pascal, le regard éteint, la tête flottant sur la poitrine, ressemblaient à des hommes assommés.

Le contremaître et son frère leur détachèrent les mains.

Les lèvres tremblantes de Pascal répétaient très bas, avec une persistance idiote, ce mot unique :

— L'échafaud...

— L'échafaud, soit ! s'écria tout à coup l'ex-réclusionnaire. Mais je ne me jugerai pas moi-même...

— Pardon... répliqua Victor avec calme, vous vous jugerez, ou tant pis pour vous...

— Mais vous ne comprenez donc pas ce qu'elles veulent, ces trois femmes..

— Je le comprends parfaitement, au contraire... C'est au suicide qu'elles vous ont condamnés... dit Pascal, pris d'une fièvre soudaine.

— Eh bien, mais, fit le contremaître, le suicide vaut mieux que l'échafaud ; ce me semble... On évite la cour d'assises... la toilette... les cris de la foule... la vue de la machine... et bien d'autres ennuis.

— C'est vrai... reprit Pascal. Puisqu'il faut mourir, autant que ce soit tout de suite.

L'entrepreneur s'était dressé. Il marcha, ou plutôt il bondit vers Léopold et, en lui saisissant les poignets, s'écria : Je vais mourir et tu vas mourir avec moi, entends-tu ! avec moi ! Toi, mon mauvais génie ! toi qui m'a conduit au crime et poussé dans le gouffre ! Avec moi ! Avec moi... Plutôt que de te laisser vivre, je t'étranglerais de mes mains.

En disant ce qui précède, Pascal broyait comme dans un étai les poignets de son cousin.

Ce dernier parvint non sans peine à se dégager et, les yeux hagards, les membres agités de soubressauts convulsifs, se réfugia dans un angle de la chambre.

— Un couteau ! un couteau ! répétait Pascal en délire... Donnez-moi un couteau, que je le tue !

— Asseyez-vous à cette table, commanda Victor, et écrivez ce que je vais vous dicter.

Dominé par le regard du contremaître, Pascal obéit comme la bête fauve obéit au dompteur. Il s'assit près de la table qu'on lui désignait et qui supportait du papier, de l'encre et des plumes...

— Êtes-vous prêt ? demanda Béralle.

— Je suis prêt... dictiez...

— Ce sera court...

Le contremaître réfléchit pendant une seconde et dicta :

« Qu'on n'accuse personne d'un crime imaginaire. La vie était impossible pour nous : nous nous réfugiions dans la mort. »

— Datez de Troyes, d'aujourd'hui, continua Victor, et signez... signez tous deux...

Pascal, si complètement annihilé un peu auparavant, traça son nom d'une main presque ferme.

Léopold suivait cette scène avec une terreur impossible à décrire, mais facile à comprendre.

— A vous... lui dit Richard en reprenant la plume à Pascal.

— Jamais je ne signerai cela ! s'écria le gredin que l'épouvante faisait râler. Jamais ! jamais ! jamais ! Je ne veux pas mourir...

— Tu signeras ! s'écria Pascal en s'élançant de nouveau vers lui. Tu signeras comme j'ai signé, et nous mourrons ensemble !

— Non ! non ! non ! cent fois non !

L'entrepreneur avait les yeux hors de la tête, et des flocons d'écume aux lèvres comme un épileptique.

— Tu signeras ! répéta-t-il en saisissant son cousin par les épaules et en le poussant vers la table avec une force irrésistible. Je te dis que tu signeras !

Et il le contraignit à s'asseoir.

— A quoi bon résister ? fit Victor à son tour. Exécutez-vous de bonne grâce...

Pascal mit la plume entre les doigts de Léopold où il la maintint par une pression violente, puis il lui posa la main sur la table.

L'ex-réclusionnaire comprit qu'il était vaincu et que rien au monde ne pouvait le soustraire au châtement. Il signa.

— Donnez-moi maintenant un revolver... reprit l'entrepreneur... Je vais lui brûler la cervelle, et ensuite je me ferai sauter le crâne.

— Non, répondit Victor, point d'armes... C'est autrement que vous devez mourir.

— Qui nous tuera ?

— Ceci...

Et le contremaitre, tirant de sa poche le coffret de cristal volé par Léopold dans le cabinet du comte de Terrys, le posa sur la table.

Les deux bandits eurent un soudain mouvement de recul.

— Non... balbutièrent-ils en sentant leurs cheveux hérissés d'effroi. Non... non... pas ainsi...

— Ce sera pourtant ainsi ! répondit Victor en faisant jouer le ressort et en ouvrant le coffret.

Richard venait de prendre une carafe et deux verres. Il les plaça près de la petite boîte de cristal. Victor lui dit :

— Remplis ces verres.

Le jeune homme obéit. Alors le contremaitre prit deux pincées du poison indien et les jeta dans chaque verre.

Léopold et Pascal, paralysés à demi par la peur, ne pouvaient plus se soutenir.

— Buvez ! commanda Victor.

Ni l'un ni l'autre ne répondit ; ils semblèrent même n'avoir pas entendu.

Le contremaitre répéta :

— Buvez ! Si dans une minute les verres ne sont pas vides, mon frère ira chercher les agents pour vous conduire à la prison.

Cette menace parut galvaniser les deux misérables. Ils se rapprochèrent de la table en chancelant : chacun prit un verre d'une main tremblante, et ils burent.

L'effet du poison fut terrifiant. Avant que trois secondes se fussent écoulées, les premiers symptômes se manifestèrent avec une formidable intensité.

Les convulsions commencèrent :

Pascal et Léopold s'accrochèrent l'un à l'autre pour tenter de se soutenir, et roulèrent ensemble sur le parquet.

Le contremaitre et son frère assistèrent alors au plus hideux de tous les spectacles.

Les deux corps, crispés et raccourcis comme sous les étreintes du tétanos, se tordaient et s'enchevêtraient avec des bruits mats de chair meurtries et des craquements sourds d'os broyés.

— Partons... partons... dit Victor à Richard en détournant la tête. Ce châtement est mérité, mais il est effroyable.

Les deux frères, pâles et la poitrine oppressée, quittèrent la chambre en refermant la porte derrière eux.

La mort continuait son œuvre. Les Lantiers, râlant leur dernier souffle, se déchiraient et se mordaient comme des chiens enragés,

Les suprêmes convulsions de leur agonie dépassaient en horreur tout ce que l'imagination peut rêver, puis les soubresauts des corps toujours enlacés allèrent s'affaiblissant, et bientôt cessèrent complètement.

La mort était venue. L'échafaud perdait sa proie.

.....
Tandis que se passaient ces choses à « l'Hôtel de la Préfecture, » Marguerite, Renée et Honorine entraient à l'auberge de la gare, dans la petite chambre où Paul se trouvait avec Isabelle arrivant de Paris.

En voyant apparaître les visiteuses, l'étudiant se laissa tomber à genoux devant elles, cachant entre ses mains son visage que la honte empourrait.

— Grâce.. balbutia-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Ayez pitié de moi... ne m'accablez pas.

— Paul ! s'écria Renée en fondant en larmes ; cher Paul ! Elle ne put continuer. L'émotion trop poignante étouffait les sons dans sa gorge.

— Mon enfant, dit Marguerite en courant au jeune homme, pourquoi demander ta grâce ? Pourquoi implores-tu la pitié ?

— Eh ! ma tante, ma chère tante, vous ne l'ignorez pas, vous savez tout, vous qui connaissez leurs crimes et qui voyez ma honte.

— Je sais tout, en effet, répliqua Marguerite in contraignant l'étudiant à se relever ; je connais ton dévouement admirable et jamais démenti... Je sais que tu as été le sauveur de Renée et sa providence, que tu as veillé sur elle comme un frère, que tu as risqué ta vie pour elle, et je sais enfin que tu l'aimes.

Renée ajouta :

— Je sais, moi, cher Paul, que vous êtes le plus loyal, le plus généreux, le meilleur des hommes... Je sais que moi aussi je vous aime, et que je ne cesserai jamais de vous aimer.

— Moi, dit à son tour mademoiselle de Terrys, je sais que je vous dois la vie, la liberté, l'honneur... Je vous remercie et je vous bénis... J'ai pour vous l'affection d'une sœur... Je vous demande d'être mon frère... Le voulez-vous, monsieur Paul ?

— Si je le veux ? s'écria l'étudiant. Dieu le sait ! Seulement, c'est impossible ! Ah ! vous êtes bonnes toutes les trois, bonnes autant que des anges, et vous avez compassion de moi ; mais le fils de l'homme qui va porter sa tête sur l'échafaud ne peut donner à une femme son nom souillé de boue et de sang... Il n'a pas le droit d'avoir des amis... il doit mourir.

— Il doit vivre, s'écria Victor en entrant dans la chambre. Il doit vivre pour ceux qui l'aiment, effacer du passé une page sinistre, inconnue de tous, et prendre le deuil de ceux qui ne sont plus...

— Prendre le deuil ! répéta Paul avec un serrement de cœur. Quo dites-vous, Victor ?

— La vérité...

— Ainsi, mon père ?

— S'est jugé, condamné et exécuté lui-même, en même temps que l'évadé de la prison de Troyes.

Paul, tombant sur ses deux genoux, éleva vers le ciel ses mains et ses regards.

— Dieu de justice et de bonté, balbutia-t-il avec une ardente expression de foi. Mon père est mort... Si ses fautes ont été grandes, l'expiation a été terrible... Pardonnez-lui.

— Cher enfant, dit Marguerite, relève-toi pour embrasser ta femme.

En même temps elle faisait signe à Renée d'aller à lui. Les deux fiancés se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant.

Six mois après les derniers événements que nous venons de raconter on célébrait le même jour, à la mairie et à l'église de Reuilly, trois mariages, celui de Paul Lantier avec Renée Valerland, et ceux de Victor et Richard Béralle avec les deux jolies filles du père Baudu.

Un même repas réunit les trois noces au restaurant de l'avenue de Saint-Mandé.

Avons-nous besoin de dire qu'Honorino était là, ainsi que madame Laurier, Jules Verdier et sa chère Zirza.

Dans le cimetière de Troyes une double pierre porte le nom de LANTIER, sans autre indications.

Sous ces pierres jumelles reposent les deux cousins dont le suicide a fait peu de bruit, grâce au bon vouloir du procureur de la République.

Paul a remboursé à Honorine le million que Pascal devait à M. de Terrys.

Entre sa jeune femme qu'il adore et sa tante, devenue sa mère, il vit absolument heureux.

C'est justice...

Il a payé son bonheur assez cher pour l'avoir complet et durable.

FIN

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

A NOS LECTEURS

Dans notre No 207 (le 13 Décembre prochain), nous commencerons un nouveau roman du plus grand intérêt, qui, bientôt après, sera suivi d'un autre ne le cédant en rien à tous ceux que nous avons publiés jusqu'à ce jour.

Nous osons nous flatter que nos lecteurs sont satisfaits des efforts constants que nous avons faits pour leur procurer de bons feuilletons, et nous les assurons qu'il en sera toujours ainsi dans l'avenir.

A l'exception de la première année (1880), nous pouvons fournir toute la file des années 1881, 1882 et 1883, pour la modique somme de UNE PIASTRE par année, expédié franco.

LES EDITEURS.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XXII

LE NUMÉRO 59 DE LA RUE DE TOCQUEVILLE.

Ce dortoir était réservé aux hommes qui avaient joui d'une situation meilleure, et que les hasards souvent cruels de la vie jetaient inopinément dans la détresse. Sans se ressembler par les traits, tous gardaient cependant un air vague de famille.

Ils se reconnaissaient à un regard navré, à un sourire douloureux, à une dignité survivant même à leur misère. Oh ! si l'on avait demandé son histoire à chacun d'eux, quels récits lamentables on aurait entendus.

Que d'efforts vains, d'élans stériles, de travaux inutiles, de désespoirs cachés, de misères endurées, de faim subie, jusqu'à cet échouage à la maison de l'HOSPITALITÉ DE NUIT. Combien d'ambitions légitimes avaient hauté le cerveau de ces hommes. Si en ce moment ils s'étaient demandé l'un à l'autre : — Qui êtes-vous ?

L'un aurait répondu : architecte ; celui-ci : peintre ; celui-là : homme de lettres ; cet autre : professeur. Les employés, les anciens magistrats, les avocats, les caissiers, se coudoyaient.

Et tous étaient honnêtes, probes et bons. Tous gardaient au cœur le courage, et dans le cerveau la volonté de travailler. Mais c'est surtout quand il s'agit d'occupations libérales, que l'offre dépasse la demande.

Les professions libérales ! elles encomrent Paris, elles en débordent. Les instructeurs à outrance, en dépit de la pauvreté des luttes, des empêchements de toutes sortes ont amené un développement progressif, et créé parmi les pauvres une autre classe de pauvres.

Et Paris n'a pas seulement à s'occuper des siens. La province se déverse sur Paris, et le noie d'un nouveau déluge.

Quand refera-t-on à ce point de vue l'éducation française ? Quand le système général de l'éducation anglaise et américaine, l'emportera-t-il sur le nôtre ?

Quand les mères ambitieuses demeureront-elles convaincues qu'en faisant donner à leurs fils des éducations libérales sans but déterminé, elles s'exposent à en faire les martyrs du présent, les déclassés et les mendiants de l'avenir.

Quand deviendrons-nous assez intelligents pour demeurer convaincus qu'il est plus utile de parler l'anglais et l'allemand, que de lire Homère et Virgile dans le texte de leurs œuvres impérissables.

Le peuple le plus spirituel de la terre, est-il donc trop spirituel pour comprendre des vérités dont dépendent le bonheur, la liberté et la dignité des individus ? Le Français n'aime pas le commerce ; les voyages l'effraient ; l'émigration lui fait peur, le labeur des bras lui semble une déchéance ; il ne croit noble que le travail du cerveau.

Chaque maison d'éducation se métamorphose en serre chaude de baccalauréat et de licence. Les mères et les pères élèvent l'enfant dans ces idées ; l'orgueil de l'enfant l'emporte sur sa raison. Il apprend qu'il est préférable de vivre de privations, à ne manquer de rien en faisant usage de ses membres, en endurant sans ses muscles.

On lui ens
la blouse, la ter
se bourro de gre
ou au vieux roi

Ses titres d
air, choisissant à
rougeant non po
dont il est avide
heurtant à tout
ploi d'un savoir

On se briso
et la vache enra
dre d'une société
s'abandonne au

Oh ! si le v
dances recueillie
PITALITÉ DE NT

Et ce serai
amener que les p

Elles appren
un métier dans l
diplôme de bach

Louis Calve
la sienne des red
même un habit n
mit le dernier.

La petite la
ges inanimés et j

Et pendant
reculaient, grand
du croûte se dr

Dans le gra
ment, et tombant
vrant l'oreiller, la
sommeil de la bê

Le bruit qui
Ses voisins r

lissa les draps le
rez-de-chaussée pe
du bien ; elle déb

un inspecteur voy
lui apporta du lin

Quand la pri
essaya de compren

Hélas ! il lui en é
enseigné quand il
fragile. Les lett

regard, et ne se gr
cœur vide et cour

Il s'assit, att
et il mangea avec

Un homme v
de lui demanda :

— Pouvez-vc
Singulière auberge

On vous accueillit
tense. »

— Nous som
ALITÉ DE NUIT.
nira par en avoir

On lui enseigne le dédain pour la manufacture, la honte de la blouse, la terreur des mains noires : et l'enfant grandit, s'étiole, se bourre de grec et de latin sans s'intéresser aux héros d'Homère ou au vieux roi Evandro.

Ses titres de la Sorbonne en poche, il attend tout de l'avenir, choisissant à l'avance une carrière parmi les plus en vogue, songeant non point aux années de labeur, mais aux jouissances dont il est avide, rongé tout à la fois d'ambitions et de besoins ; heurtant à toutes les portes fermées, ne trouvant nulle part l'emploi d'un savoir auquel la concurrence fait perdre sa valeur.

On se brise les dents contre les dures croûtes des privations, et la vache enragée de la misère. Alors on commence à se plaindre d'une société marâtre, on se range parmi les révoltés, ou on s'abandonne au désespoir...

Oh ! si le vieux capitaine Morel pouvait raconter les confidences recueillies entre les murs de cette sainte maison de l'HOSPITALITÉ DE NUIT ! Quelle leçon pour un grand nombre.

Et ce seraient moins encore les jeunes gens qu'il y faudrait amener que les pères déraisonnables et les mères ambitieuses.

Elles apprendraient à cette école de l'expérience ce que vaut un métier dans la main d'un homme, et le peu que représente un diplôme de bachelier.

Louis Calvet vit étendus sur les neuf couchettes voisines de la sienne des redingotes limées, des paletots troués aux coudes, même un habit noir ! plus sinistre que des guenilles ! Il s'endormit le dernier.

La petite lampe répandait sa clarté douce sur tous les visages inanimés et pâles, gardant les mêmes douloureux stigmates.

Et pendant son sommeil, il lui sembla que les murailles se reculaient, grandissant à l'infini la vaste pièce, et que les bras du crucifix se dressaient pour bénir cette foule de déshérités.

Dans le grand dortoir Jean Débâcle s'était couché rapidement, et tombant sur le dos, ses cheveux drus, grisonnants, couvrant l'oreiller, la bouche entr'ouverte, il s'engourdit dans le lourd sommeil de la bête fourbue.

Le bruit qui se faisait autour de lui l'éveilla.

Ses voisins retournaient leurs lits. Il les imita gauchement, lissa les draps le mieux qu'il put, et descendit dans la salle du rez-de-chaussée pour procéder à sa toilette. L'eau glacée lui fit du bien ; elle débrouilla ses idées. Il lava ses pieds meurtris, et un inspecteur voyant quelles guenilles couvraient ses membres, lui apporta du linge blanc, et un tricot.

Quand la prière fut dite à haute voix comme la veille, il essaya de comprendre les mots que le directeur prononçait. Hélas ! il lui en échappa le sens divin. Sa mère ne lui avait pas enseigné quand il était tout petit les saintes merveilles de l'Évangile. Les lettres du livre sacré ne flamboyaient pas sous son regard, et ne se gravaient point en caractères d'amour dans son cœur vide et couronné par des passions mauvaises.

Il s'assit, attendant le déjeuner du matin. On le lui apporta et il mangea avec un appétit robuste.

Un homme vieux déjà se trouvait près de lui, et Jean Débâcle lui demanda :

— Pouvez-vous m'apprendre ce que c'est que cette maison ? Singulière auberge où nul ne paie le souper et le coucher ! où on vous accueille en ami, sans vous interroger comme la « cuisinière. »

— Nous sommes dans un des asiles de l'œuvre de l'HOSPITALITÉ DE NUIT. Elle en compte plusieurs déjà dans Paris, et aura par en avoir dans chaque arrondissement.

— Qui s'occupe de cet œuvre-là ?

— Des gens riches. Ils ont eu pitié d'un tas de pauvres diables sans famille, qui, faute d'un toit se jettent souvent à la Seine, et faute d'un morceau de pain dévalisent un passant. Ils se sont réunis deux ou trois, puis dix, puis cent, et de leur bourse, moi, encore que de leur cœur ils ont fondé ces asiles.

Tous les malheureux les connaissent. Les sergents de villes y envoient les malheureux. J'en sais qui doivent à l'HOSPITALITÉ DE NUIT d'être restés honnêtes, et d'avoir aujourd'hui le droit d'embarasser leurs enfants sans rougir.

— Et, demanda Jean Débâcle, les fondateurs de l'œuvre sont-ils des républicains ?

— Je ne crois pas, répondit le vieillard, ce sont des chrétiens, ce qui vaut mieux. Le protestant, le juif, le libre penseur sont accueillis ici sans préférence, sans différence.

— Y peut-on demeurer longtemps ?

— Trois jours. Dans un moment je sortirai pour aller chercher de l'ouvrage, et je rentrerai ce soir.

— Mais si, au bout de trois jours vous n'avez rien trouvé ?

— J'expliquerai ma situation au directeur, il m'accordera un délai. Mais on m'a promis une place dans un chantier... Voulez-vous m'accompagner, vous verrez s'il se trouve quelque chose à faire pour vous...

— Merci ! répondit Jean Débâcle, j'ai ma besogne à faire.

— Alors, bonne chance !

Un à un les hommes quittèrent l'Asile. Plusieurs s'entretenaient avec le directeur. Celui-ci, après les avoir écoutés, consultait un registre et leur remettait une adresse.

Débâcle ne demanda rien. Il quitta la salle le dernier.

Tout se brouillait et se confondait dans son cerveau. Il perdait la notion des choses que jusqu'alors il avait cru vraies.

— Mais, pensait-il, ces gens là qui nous logent, nous habitent et nous nourrissent, ces gens-là qui nous arrachent au suicide, à la prison, au crime, ce sont les amis du peuple, ses véritables amis ! Ils ne croient pas bien haut qu'il nous aiment ; mais ils nous disent : Dormez et mangez ! On parle de leur fanatisme, ils ne nous obligent pas même à répondre à leur prière !

Est-ce qu'on nous aurait trompés ? Est-ce que ceux qui se disent nos amis seraient encore plus misérables que je ne le croyais. Ils sont des hommes sincères, généreux et droits. Valgras m'a-t-il offert les miettes de sa table ?

Ah ! ce riche égoïste ! Ce voluptueux engraisé de notre sang et de notre moëlle ! Il paiera le mal qu'il a fait, j'en jure, il le paiera.

Une idée rapide comme l'éclair aveuglant d'un orage traversa le cerveau de Jean Débâcle : S'il pouvait revenir au bien, se corriger, être un honnête homme ? S'il allait se confesser au directeur et lui dire : voilà d'où je viens et où j'allais, ayez pitié de moi, abritez-moi, je me contenterai de la niche du chien de garde, et d'une croûte de pain à manger. Peut-être le garderait-on, le sauverait-on de lui-même !

Mais tout à coup, au moment où il franchissait le seuil de l'HOSPITALITÉ DE NUIT, il aperçut une affiche gigantesque toute rouge, sur laquelle tranchaient en lettres noires :

DIMANCHE PROCHAIN, AU CIRQUE FERNANDO.

RÉUNION PUBLIQUE.

« Le député VALGRAS traitera de l'extinction du paupérisme et de l'avenir des classes dédaignées. »

— Dimanche ! fit Débâcle, dimanche ! c'est-à-dire le lendemain.

Ses regards ne quittaient pas la grande affiche. On out dit qu'elle le fascinait.

Il se retourna, cependant, une femme portant un lourd paquet venait de le heurter à l'épaule.

Elle s'excusa d'une voix humble et douce.

A cette voix il sursauta, saisit le bras de la femme, et poussa à ori :

— Marthe ! Marthe !

— Jean ! fit elle, Jean !

Le paquet roula sur le sol, elle venait de jeter ses deux bras autour du cou du vagabond.

— Toi à Paris, toi vivant ! Et on m'avait dit que tu étais mort...

— Tu t'es donc informée de moi ?

— Partout, répondit Marthe.

— Mais le passé ?

— Oublié.

— L'enfant ?

— Grandie, une jeune fille ; elle a failli mourir, de bons anges l'ont guérie...

— De bons anges ! répéta-t-il.

— Est ce que tu sors de cette maison ? ajouta-t-elle.

— J'en sors.

— Mon Dieu ! Tu as eu faim et froid depuis ton retour...

Et moi qui ne manquais de rien... Un miracle nous a sauvés, moi et Balsamie... Nous allions mourir de misère... Après m'avoir guéries, ces femmes dont le cœur est tout dévouement m'ont appris à prier, à pardonner... Je t'ouvre la maison...

« Les mauvais jours sont loin ! Nous avons été trompés, vois-tu, Jean... Il existe des riches qui aiment le peuple et qui ne méprisent pas les pauvres... Balsamie va-t-elle être heureuse de te voir ! Attends-moi ici, une minute... Le temps de remettre ce paquet ..

« Mlle Gualbert envoie à l'HOSPITALITÉ DE NUIT tous les vêtements de son mari et ceux qu'elle peut recueillir... C'est une grande œuvre celle-là, vois-tu ? Ne désespère pas, on te trouvera de l'ouvrage... Nous gagnons assez l'enfant et moi, tu ne manqueras de rien ! laisse moi entrer et remplir ma commission.

— Attends un peu, une minute... Cela me fait à la fois du bien et du mal de te revoir... C'est drôle, notre rencontre... comme cela, au matin... dans la neige... Il y a des hommes bien coupables, Marthe...

« Les abuseurs du peuple... qui font miroiter devant lui un avenir impossible, le grisent de mots sonores jusqu'à l'affoler... et puis le lâchent ensuite comme une bête affamée au milieu de la société... Ceux-là sont des gueux, des ennemis de l'ouvrier... Jamais on ne leur fera assez expier leur forfait... Pour eux il n'y a que la mort, vois-tu, la mort...

— Tais-toi ! mon homme ! tais-toi ! fit Marthe, ta voix me fait mal, tes yeux m'épouvante. Je me rappelle les mauvais jours de la Commune, les heures de massacre et les nuits d'incendie... J'ai eu tant de peine à oublier ..

« Pendant des mois quand je fermais les yeux, j'apercevais des choses sinistres... Je retrouvais des figures effroyables... Tu as payé pour tes fautes, pour tes crimes, laisse tout cela derrière toi comme un fardeau ! Peut-être n'ai-je pas supporté avec assez de patience les misères communes... Je ne croyais pas alors, et je ne prie pas Dieu...

Maintenant, mon âme est changée, complètement changée. Mlle Gualbert et sa fille ont accompli ce miracle... Entre ta fille

et moi, toi aussi tu sentiras se renoueler ton cœur... Jean ! Jean ! Est-ce que tu serais incapable de retrouver le bonheur dans la vie tranquille ? Est-ce que tu ne saurais plus m'aimer ?

« Et quand même ! car c'est vrai, je suis une vieille femme, maintenant, tu as une fille, une belle jeune fille, Jean, un peu pâle encore des maux soufferts... Mais grâce à Dieu, la plitisie est conjurée, et le docteur Chaumas répond de sa vie.

« Le docteur ! encore un bienfaiteur de l'humanité celui-là. C'est à sa prière que Mlle Amice vint dans la cité de la misère et nous en arracha plus mortes que vivantes... Les bons riches ! Jean, si tu savais ce que sont les bons riches !

Marthe en parlant à son mari levait sur lui des yeux brillants d'espérance. Sa figure délicate empruntait un rayonnement aux généreux sentiments qui l'animaient. Ses doigts serraient les mains de Jean Débâcle avec une ardeur qui ajoutait à l'émotion produite par ses paroles.

En écoutant sa femme, l'ancien communard sentait une émotion puissante à laquelle il s'abandonna pendant un moment sans arrière-pensée. Ce qu'elle lui disait était vrai ; la franchise éclatait dans ses yeux.

Dans une foi nouvelle l'abandonnée puisait un courage et une bonté sans bornes. Ainsi, elle le proclamait bien haut, elle qui eu entendant jadis son mari et les hommes de sa bande, oriait jadis comme eux : « Guerre aux riches ! » maintenant les trouvait serviables et bons ; elle s'était calmée sous l'influence de leur douceur, elle pardonnait parce que leur charité l'avait changée et touchée.

Ce qu'il voyait depuis la veille dans la maison de l'HOSPITALITÉ DE NUIT, ce qu'il entendait à cette heure, tout coucourait à confondre ses idées, à bouleverser son esprit.

Dans quelles ténèbres marchait-il donc depuis des années ? Au fond de quel abîme, dans un but d'odieux égoïsme, l'avaient poussé de misérables ambitieux ! Cela lui semblait plus monstrueux que jamais de la part de ces hommes et le nom de Valgras s'étrangla dans sa gorge.

Marthe attendait. Appuyée contre la muraille, elle venait de reprendre son lourd paquet ; mais avant d'entrer dans la grande maison elle attendait un mot affectueux de Jean, une promesse.

Celui-ci se sentait incliner doucement vers un but nouveau. Des visions passèrent rapides devant ses yeux, et dans ces visions il vit un intérieur paisible, une femme dévouée, une fille tendre.

Pendant quelques minutes il s'abandonna à la douceur de ce rêve, et peut-être un serment allait-il franchir ses lèvres quand l'affiche rouge frappa de nouveau son regard.

Il se redressa subitement, serra les mains de sa femme à les broyer, et lui demanda, la fièvre dans les yeux, des sanglots dans la voix :

— Tu ne me maudis pas, Marthe, tu ne me condamneras jamais... On a trompé le peuple, vois-tu, et qui l'a trappé sera châtié ! Puisque tu sais prier, maintenant, tu prieras pour moi, et tu diras à Balsamie que je l'aime, oui, que je l'aime !

— Mais tu vas le lui apprendre toi-même.. je te retrouverai ici... dans un instant...

— Oui, oui, dit-il d'une voix étouffée... va, va ! adieu.

Il la poussa presque dans la cour.

Maintenant Marthe n'osait plus avancer. L'air, la voix de Jean l'effrayaient.

— Dépêche-toi ! répéta-t-il.

Elle fit quelques pas, se retourna, le vit à la même place ; reprit courage et franchit le seuil de la porte.

Alors Je
— Adie
Et il s'en
Il envait
voix de sa fer
appelait « sa t

Valgras,
Cette pièce, g
ornée dans les
dans des corb
d'essences, de
lette...

Sa baigne
froide par deu
Des fourrures
table de porph
Valgras l
Cet homme po
début dans la
lait pas un pli
couche. Il er
faillibilité, com

L'ancien
cessaires pour
latin s'étonnait
gagnait ses mil
dénombrement
de Bohême.

Un seul r
rugissait pour
trouver sans re
système ou à se
Tandis qu
pliait, parcoure
rait abandonné
Fernando. On
fut la façon dor
événement.

Le valet d
tre, le massa av
Catherine de M
libre, Valgras s
visage aucune t
Alors il se
papier des ligne
en préparant so
facilité de sa pr

Quand il e
de ses intimes e
Il leur ser
santé, de leur a
relles de la ville
Pendant le
frayèrent l'entr
Un seul de
sur un terrain s

Alors Jean étendit les bras avec un geste tragique.

— Adieu ! adieu !

Et il s'enfuit.

Il savait bien que s'il prêtait plus longtemps l'oreille, à la voix de sa femme, il n'aurait pas le courage d'accomplir ce qu'il appelait « sa besogne. »

XXII

LE TRIBUN POPULAIRE.

Valgras, qui venait de se lever, passa dans sa salle de bain. Cette pièce, garnie de plaques de marbres du haut en bas, était ornée dans les angles de statues d'une grâce raffinée, portant dans des corbeilles de filigranes d'or venues de Gènes des flacons d'essences, des parfums subtils et de menus instruments de toilette...

Un baignoire en argent massif recevait l'eau chaude et l'eau froide par deux robinets de vermeil allongés en col de cygne. Des fourrures épaisses s'étendaient devant la baignoire. Sur une table de porphyre rouge se trouvaient les journaux du matin.

Valgras les lut rapidement, tantôt souriant tantôt irrité. Cet homme pour qui tout avait été hérissé de difficultés à son début dans la vie, ne souffrait plus la contradiction. Il ne fallait pas un pli aux feuilles de roses dont la sybarite formait sa couche. Il en était arrivé à croire à son omnipotence, à son infailibilité, comme il croyait à sa fortune.

L'ancien bohème qui manquait jadis des quelques sous nécessaires pour payer sa choppe dans les bouis-bouis du quartier latin s'étonnait maintenant qu'on s'inquiétât de la façon dont il gagnait ses millions haut la main, et qu'on fit avec insolence le dénombrement de ses châteaux plus nombreux que ceux du roi de Bohême.

Un seul moustique aurait suffi pour agacer ce lion. Il rugissait pour un mot, un blâme, un soupçon, et s'efforçait de trouver sans retard le moyen de châtier toute opposition à son système ou à ses volontés !

Tandis qu'il reposait son corps dans l'eau parfumée il dépliait, parcourait, puis jetait les journaux. Dans tous se trouvait annoncée la réunion publique qui devait avoir lieu au cirque Fernando. On la commentait de façon diverses, mais quelle que fût la façon dont on l'envisageait, elle était considérée comme un événement.

Le valet de chambre entra au coup de sonnette de son maître, le massa avec autant d'habileté qu'un étuviste du temps de Catherine de Médicis, puis quand, reposé, le corps alerte, l'esprit libre, Valgras sortit de la salle de bain, on ne voyait sur son visage aucune trace de la longue orgie de la veille.

Alors il se mit au travail, jeta tant sur de grandes feuilles de papier des lignes heurtées. Il procédait par masses d'ensemble en préparant son discours, s'en remettant pour les détails à la facilité de sa parole.

Quand il eut terminé, l'heure du déjeuner approchait ; trois de ses intimes amis l'attendaient au fumoir.

Il leur serra la main avec expansion, s'informa de leur santé, de leur appétit, des plaisirs de la veille, demanda des nouvelles de la ville et du théâtre, et passa dans la salle à manger.

Pendant le repas tous les racontars du foyer de l'Opéra défrayèrent l'entretien.

Un seul des amis de Valgras tenta d'amener la conversation sur un terrain sérieux. Il parla de l'hostilité de certains jour-

naux, de réunions d'ouvriers dans les faubourgs, de réclamations du peuple, estimant que Valgras semblait reculer dans la voie tracée au lieu d'avancer au pas de charge. Enfin, les Bellevillois n'étaient pas contents.

— Qu'ils aillent au diable ! répliqua Valgras en se versant un verre de champagne. Croient ils par hasard que je sois devenu leur homme ligo ? Ils sont bons, ma parole d'honneur, les citoyens de la banlieue ! Ne se figurent-ils pas que je dois recevoir leur mot d'ordre, servir de tranchement à leurs nepties et crier que leurs droits ne sont point suffisamment respectés.

« Comme on voit bien que ces gens ignorent l'histoire des révolutions populaires ! Ils élèvent au pavois un homme, ils le poussent aux honneurs suprêmes, soit ! Mais que leur doit-on après ? Rien.

« Est-ce que vous vous imaginez mes chers bons que je me préoccupe de leurs criailleries ? Ils parlent beaucoup, d'un mot je les ferai taire. Faudrait-il maintenant pour garder ma popularité leur distribuer l'argent que versa dans ma caisse l'honnête Bozan de Breuil ? ou les millions que je dois à la coalition sémitique ?

Allez ! je sais depuis longtemps ce que vaut la faveur populaire, et j'ai pris soin d'escompter ma situation pendant qu'elle est brillante. Je fais de la popularité le cas qu'elle vaut, ce qui veut dire fort peu ; mais je suis riche désormais, et je resterai riche.

Le gouvernement peut changer, car les gouvernements ressemblent aux flots de la mer, si par hasard un bouleversement politique met les finances de la France en discrédit, je possède des fonds en Amérique, en Angleterre, en Autriche.

Enfin on pourrait raser mes châteaux, on ne prendra pas mes terres de Beauce et mes pâturages de Normandie. J'ai voulu, et je tiens ce que j'ai rêvé. Du jour où la bête que j'ai crue muselée regimbera, je ne resterai pas pour me faire dévorer par elle.

Oh ! ce peuple ! le premier des ingrats ! que fit-il de Maziariello et de Rienzi ? Le même sort m'attendrait si je m'obstinais. Je suis encore le maître on m'aime, on a confiance. Je retourne d'un mot mes électeurs.

Soyez comme moi, sans crainte pour la journée. Ai-je assez donné de glaces, cependant, distribué d'indemnités, créé d'emplois, déplacé de préfets et de sous-préfets ? Vraiment, il y a des moments où je me sens las, et d'autres instants...

— Où tu te dis que Paris vaut bien...

— Le mal qu'on se donne pour le prendre. A la santé des Bellevillois qui m'applaudiront dans une heure.

— S'ils étaient ici, les fanatiques, crois-tu qu'ils seraient bien édifiés ?

— De ce que je bois du champagne en compagnie d'amis, et me rends assez douce une existence qu'ils empoisonneraient si je les laissais faire ! Oh ! tenez, pendant que nous sommes entre nous, nous en pouvons rire de ces ouvriers qui s'ameutent contre les patrons ! de ces idiots qui réclament une liberté après une autre, et qui ne sont unis par aucune liberté !

Je les connais à fond, ces faiseurs de pétitions, ces monteurs de meetings ! En ai-je reçu des députations, m'a-t-il fallu serrer des mains noires, et fraterniser avec des blouses malpropres !

Le cœur m'en soulevait de dégoût, ma parole ! Et les inepties que j'attendais, et les sottises que je devais répondre, enveloppant le vide de l'idée dans des phrases sonores ! Je me faisais pitié, mais enfin cela ne peut pas durer. Je me suis assez prodigué, j'ai besoin de me reprendre.

A l'idée de refaire des tournées électorales d'électrifier du haut d'un balcon les populations méridionales, de m'entendre rappeler comme un acteur qui a bien rempli son rôle, je me sens pris d'un inconcevable dégoût.

Le peuple ! pouah ! Il sent mauvais ! Et l'on s'étonne qu'il me faille aujourd'hui un luxe asiatique pour me venger de ce passé nauséabond. Ah ! mes amis, quel Sillery, quels grands crus, pourront me faire oublier le gros bleu avec lequel je trinçais sur le comptoir des mastroquets de Belleville !

Valgras vida sa coupe.

— Tu as peut-être tort ! dit le plus jeune des convives. Les bêtes domptées finissent toujours par manger le dompteur.

— A moins que le dompteur cède à temps sa ménagerie c'est ce que je ferai.

— Quand tu te marieras.

Valgras se renversa sur son fauteuil.

— Me marier ! fit-il, j'ai vingt fois été sur le point de m'y décider, mais au moment de demander la main d'une femme, le courage m'a manqué ! On a parlé bien des fois de projets d'union, on a cité miss William, riche comme une province de l'Amérique ; la veuve d'un député qui a des cheveux blancs, mais point de rides à son esprit toujours jeune ; d'une femme qui fut jolie entre les plus jolies et qui garde autour d'elle une cour intelligente ; puis d'une princesse Italienne possédant des palais de marbre à Venise, des bois d'orangers à Gênes, des pierreries du temps des Doges et des revenus qui enrichiraient un prince régnaient ! De qui encore ?

On a feuilleté l'almanach de Gotha pour y dénicher une reine de la main gauche veuve morganatique d'un souverain qui régna de l'autre côté du Rhin ! Les journaux ont tour à tour annoncé ces mariages, et consacré des articles biographiques à ces prétendues fiancées.

Je ne dis point que jamais l'idée d'en finir, de me créer ce qu'on appelle un intérieur ne me soit venue, mais au moment de demander une femme en mariage, j'ai toujours reculé.

— Voulais-tu qu'elle apportât une couronne royale dans sa corbeille ? Ce fut le rêve de Cromwell et celui de Robespierre " l'Incorruptible. "

Valgras secoua la tête et répondit :

— Non ; un souvenir se plaçait entre elle et moi, voilà tout !

— Bah ! une idylle, un premier amour ?

— Vous avez raison, un premier amour, encadré par la mer et les falaises normandes, un pur amour pour une jeune fille qui est une sainte, et qui a refusé de m'épouser...

— Pendant que tu étais pauvre ?

— Depuis que je suis riche.

— C'est invraisemblable ; les jeunes filles de nos jours ont un sens plus pratique des choses de la vie... Alors, elle ne t'aimait pas ?

— Elle m'adorait...

— Et elle refuse d'être la femme de Valgras, l'opulent, le célèbre, le grand, l'unique Valgras ?

— Elle refuse.

— Sous quel prétexte ?

— Parce que j'ai refusé de la conduire à l'église, et qu'elle ne se croirait suffisamment mariée par un officier public.

— Par ma foi ! dit le plus âgé des invités de Valgras, cela semble impossible, mais tu l'affirmes, cela est ! Voilà une vraie femme ! Celle-là n'aurait ni trompé ni menti ! Je comprends

qu'on la regrette ! Je comprendrais même qu'on renoncât à tout pour devenir son mari. Les caractères comme le sien sont rares aujourd'hui !

— Un autre verre de champagne ! fit Valgras ; quand je songe à cette enfant, il me semble retrouver les âpres parfums des fucus humides, et fixer le beau regard profond et pur que j'ai vu couvert d'une voile de larmes ! Et voilà pourquoi je n'épouse personne, pourquoi je jette l'or et les pierreries au hasard de mon caprice, c'est que rien ne parvient à me faire oublier une fille pauvre qui m'a aimé quand je n'étais rien, mais qui m'a préféré Dieu !

Coup sur coup Valgras remplit et vida son verre, puis riant de lui-même, avec une verve implacable il se moqua des souvenirs qui tout à l'heure venaient de faire jaillir une note vraie de son âme.

Il passa en revue toutes les femmes dont les journaux vantaient le luxe insolent, piétina pour ainsi dire sur cette fraîche jonchée des fleurs de sa jeunesse, et s'efforça de chasser loin de lui le souvenir d'Amice évoqué subitement au milieu d'un déjeûner de viveurs.

— Que fais-tu de Bozan de Breuil ? demanda un moment après un des convives de Valgras.

— Je l'aide à se débrouiller. Très fort, Bozan de Breuil ! Je l'ai cru perdu, et ma foi, vous comprenez, il eut été inutile, dans ce moment là, de me compromettre en le soutenant, mais quand j'ai pu constater quelle vitalité il gardait, et avec quelle intelligence il émettait de nouvelles actions de la « Société Universelle, » ma foi, je lui ai rendu mon patronage. Les actionnaires ne perdront rien, s'ils ont confiance en lui...

— Et tu y gagneras ?

— Trois millions au bas mot.

— Aimes-tu assez l'argent ! s'écria Serget.

— Je l'aime comme la vraie, l'unique puissance qui soit au monde ! Quand les Israélites se trouvaient maîtres de se choisir une divinité, ils fondaient un Apis d'or pur ! Et ce culte qui traversa les siècles est par excellence celui du nôtre ! Est-ce que l'or n'achète et ne paie pas tout ? Connais-tu quelque chose qui lui résiste ? Je l'aime pour les jouissances qu'il procure, plutôt que pour l'entasser dans des coffres.

Je l'aime pour en avoir été si longtemps privé que je me demande aujourd'hui comment j'ai pu vivre. L'or ! mais il vit, il palpète dans les doigts de ceux qui le font ruisseler en cascades bruissantes. C'est l'or qui me donne un hôtel semblable à un palais, les tableaux de maîtres peuplant ma galerie, l'argenterie ciselée qui charge cette table, ces cristaux minces comme une feuille de papier.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1883) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos listes à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}. Editeurs,

B^{is} 1386, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Thérèse Montréal.